SOMMAIRE

Le blé.
Le candidat républicain.
Echos du jour.
Législature de Québec.
Causerie.
Un mangeur de prêtre.
Service télégraphique.
Çà et là.
Commission des écoles séparées.
A travers Ottawa.
Feuilleton—La route de l'abîme : *Raoul de Navery.*
Marchés d'Ottawa.
Marchés Etrangers.

LE BLÉ

Grande question que celle du blé ! L'Europe y pense sérieusement. Le blé c'est le pain, et le pain..... c'est beaucoup.

Or, il se trouve que le blé que l'Europe n'a pas à sa suffisance, l'Amérique en regorge. Il nous suffit, sur ce coutinent nouveau, d'avoir cinquante fois plus d'espace que dans l'ancien monde pour produire cinquante fois plus que lui. C'est tout simple.

L'Amérique, grenier de l'Europe. Fort bien.

Voyons ce que c'est que l'Amérique au point de vue de la production du blé.

Le blé n'aime pas les tropiques. Il s'attache au nord tempéré—chez nous—de préférence aux pays chauds.

Le bassin des grands lacs est sa région favorite.

Peu de population, presque pas de villes. Un pays producteur. Le sol donne sans qu'on le tourmente. Il est jeune. Sa vigueur, sa sève appartiennent à l'humanité.

Ici intervient la question commerciale.

Faut-il s'imaginer que ces produits d'un territoire fécond et généreux s'en vont tout naturellement nourrir les affamés de là-bas ? Pas du tout. Le blé des fermes de l'Ouest va grossir les magasins des spéculateurs de l'Est. Les Etats-Unis ont cela de particulier que le sud, l'est et l'ouest sont en guerre ouverte dès qu'il s'agit du commerce. C'est précisément cet intérêt qui amène les changements et les révolutions. Dans le cas qui nous occupe, l'Est a le rôle d'accapareur. De là naîtra une révolution dans l'ordre du commerce. C'est l'objet du présent article.

Cette révolution, hâtons-là faisons en sorte qu'elle arrive à temps pour nous.

L'ouest produit le blé. L'ouest ne demande qu'à vendre son blé. L'Europe a besoin de ce blé. Problème facile à résoudre, du moment où la voie du Saint-Laurent sera connue de l'Europe.

La crise du blé, l'automne dernier, a fait ouvrir les yeux des Européens. " Eh quoi ! se sont-ils écriés, les spéculateurs de l'Est des Etats Unis ne permettent pas que les grains nous parviennent en ligne droite, ils s'en emparent, les taxent, nous affament !"

Quoi d'étonnant à cela ? Le Yankee n'existe que pour de semblables opérations. C'est à vous MM. les Européens, à le savoir et à vous conduire en conséquence.

" Oui, mais, que faire ? Nous sommes à la merci de l'Est."

Pas le moindrement. Votre erreur vient de ce que vous ne connaissez pas le Canada. La voie du Saint-Laurent vous est ouverte. Les navires océaniques peuvent pénétrer à sept cents lieues dans l'intérieur du continent, aux portes mêmes de la région du blé. Pourquoi continueriez-vous d'acheter des marchands de l'Est lorsque nous vous offrons les moyens d'acheter des fermiers eux-mêmes et de transporter ces produits sur vos propres navires ?

Telle est la question qui se pose en ce moment. Elle sera résolue le jour où l'on "découvrira" les canaux du Saint-Laurent.

Depuis neuf ou dix mois, les revues et les journaux de France publient articles sur articles touchant la question du blé. " Comment, disent-ils, allons-nous échapper au monopole yankee ?"

Nous devons répondre : En passant par le Saint-Laurent.

Il est donc du devoir de la presse canadienne d'attirer l'attention des Européens sur ce fait qu'ils ne soupçonnent pas, mais qui, une fois connu, changerait la marche des opérations d'une manière notable. Que nos journaux s'exercent un peu sur ce thême. Ils doivent être las de la politique. Qu'ils mettent un instant leur verve au service d'une idée aussi patriotique que celle de faire connaître les ressources de notre pays. S'ils veulent s'en donner la peine, il y aura, avant cinq ans, une flotte française sur nos eaux qui doublera le commerce par la voie du Saint-Laurent.

Paul Petit.

LE CANDIDAT RÉPUBLICAIN

Nos prévisions se réalisent au sujet de la convention républicaine de Chicago. Ce n'est ni Grant ni Blaine qui est choisi comme candidat, quoique chacun eut un nombre imposant de partisans, mais un homme qui au 35e tour tour de scrutin n'avait encore obtenu que 5 votes, le général Garfield. C'est l'histoire de l'élection de Lincoln et de Hayes qui se répète, car on sait que l'un et l'autre, auxquels personne ne semblait d'abord songer, furent choisis à la suite d'un compromis.

Ce n'est qu'après bien des pourparlers et des tiraillements que l'on est arrivé à ce résultat. Les adversaires de Grant ou du *third term* avaient résolu d'empêcher coûte que coûte l'élection du général. Ils la considéraient avec raison comme un démenti solennel porté à toutes les traditions américaines au sujet du plus long terme d'office d'un président. Le sénateur Blaine était bien leur candidat le plus accrédité, mais après être venu à la conclusion qu'il ne pouvait rallier la majorité des délégués, presque tous ses partisans et ceux de Sherman se coalisèrent pour porter leurs suffrages sur le général Garfield. Après n'avoir recueilli que 5 votes au scrutin précédent, le 36e tour donnait à ce dernier 399 voix, à Grant 306, à Blaine 42, à Washburne 5, à Sherman 3. Comme 379 voix formaient la majorité, Garfield s'est donc trouvé l'élu de la convention.

Pareil résultat n'a pu manquer de jeter la consternation parmi les amis de Grant. Et quelle n'a pas dû être la déception du général ? Depuis trois ans il préparait, par tous les moyens possibles, son élection qui, aux yeux d'un grand nombre, avait toute la menace d'une dictature ; sa tournée triomphale en Europe et en Asie avait eu pour but manifeste de lui donner un nouveau prestige parmi les masses ; les ovations gigantesques qui saluèrent son retour au pays avaient eu également pour objet de faire ressortir sa popularité ; mais tous ces frais de représentation, toutes ces finasseries politiques, toutes ces manœuvres ont été déjouées grâce au bon sens de la majorité républicaine.

On se rappelle que Chicago organisa, il n'y a pas très longtemps, une démonstration fort imposante en son honneur ; eh bien, c'est dans la ville même qui le couronnait alors de fleurs que l'on vient d'étouffer ses projets ambitieux. Les Etats-Unis n'échappent pas ainsi seulement au danger du césarisme, mais ils courent chance de ne pas voir se renouveler peut-être les tripotages et les scandales qui ont si tristement signalé le passage de Grant à la Maison Blanche.

Qui est le général Garfield ? Ce n'est pas à coup sûr une célébrité, mais la démocratie américaine a cessé d'être difficile dans le choix de ses représentants. Les jours des Washington, des Jefferson, des Adams, sont passés pour ne plus revenir. Garfield habite l'Ohio. D'abord instituteur, puis avocat, il prit part à la dernière guerre, s'y distingua et conquit le grade de brigadier-général. Après la guerre, il représenta au Congrès le 19e district d'Ohio, et il fut élu, il y a quelques mois à peine, pour remplacer le sénateur Thurman, aussitôt que son terme d'office expirerait. Il a joué un rôle assez important au Congrès, et est âgé d'environ cinquante ans.

Il est peu d'hommes politiques aux Etats-Unis, qui aient échappé à l'accusation d'avoir spéculé à même les fonds publics ou d'avoir participé à des opérations véreuses, et il ne parait pas que le candidat républicain soit tout à fait à l'abri du soupçon. Cela ne serait pas étonnant si les paroles suivantes du *New-York Herald* sont marquées au coin de la vérité : " *Les dangers dus à la suprématie du parti républicain sont généraux.* Le succès est plus difficile à porter que les revers pour les individus et les les nations ; or *il n'y a jamais eu auparavant un succès qui ait paru pervertir le sens moral de tous ceux qui y ont participé autant que l'a fait le succès du parti républicain.* Presque chaque homme éminent ou en évidence dans le parti parait avoir regardé son succès, moins pour l'effet probable qu'il pourrait avoir sur certaine ligne politique ou l'application de certains principes politiques dans la vie politique de la nation, que *comme un moyen direct de mettre de l'argent dans sa propre poche.* C'est ainsi que toute la nation a été dégradée dans toute sa vitalité politique... Dans les discussions du Congrès, peu importent la justice de la cause, les droits, les libertés, etc. Il faut toujours faire, à tort ou à raison, ce qui convient au programme du parti !"

Le témoignage du *Herald* n'est malheureusement pas isolé ; il est confirmé par tous les observateurs désintéressés, et maintes fois nos correspondants américains se sont exprimés dans le même sens.

Il reste maintenant aux démocrates à faire leur choix. Quel sera leur candidat ? Ils ne le savent probablement pas eux-mêmes. Il est possible, cependant, que leurs suffrages se portent sur Horace Seymour, le *sage* d'Utica, New-York, l'un des rares hommes politiques qui méritent la confiance et le respect général chez nos voisins.

ECHOS DU JOUR

D'après une lettre du 23 mai, reçue de M. Rameau, avant-hier, ce monsieur n'a pas encore décidé s'il viendrait au Canada pour le 24 juin.

Les causeries du Père Lacasse que nous publions en ce moment sont empruntées à sa brochure : *Une Mine.* Elles sont tout à fait intéressantes, à la portée du lecteur le moins instruit et abondent en sages conseils. Nous n'avons aucun doute qu'elles contribueront beaucoup à populariser la grande œuvre de la colonisation.

" Conciliation—a dit M. Flynn en chambre—ne veut pas dire que le gouvernement doit être la dupe de ceux qui le combattent quand ils viennent lui demander des faveurs : la conciliation, dans le sens que nous devons l'entendre signifie que pour nous il n'y a pas de distinction de couleurs politiques à l'égard de ceux qui veulent de cette conciliation."

Le correspondant du *Herald* à Chicago laissait pressentir, il y a quelques jours, que Garfield pourrait bien être le choix de la convention. Voici en quels termes il s'exprimait : " Vous avez dû observer que lorsque le nom de Garfield a été mentionné cette après-midi dans la convention, il a été vivement acclamé. Ce n'était pas là un fait accidentel. C'était un mouvement concerté d'avance qui a eu un plein succès. *Ne perdez pas de vue Garfield.* Des combinaisons et des conférences ont eu lieu toute la journée."

Le *Courrier de Montréal* dit qu'une personne qui a eu occasion de voyager dernièrement sur le chemin de fer, entre Lanoraie et Joliette, lui a exprimé son étonnement de ce qu'elle n'avait pu voir une seule inscription française parmi les nombreuses enseignes destinées à signaler les passages à niveau, sur le parcours de cette voie ferrée. Il y a lieu de s'étonner en effet de la persistance avec laquelle on s'obstine à vouloir imposer quand même l'usage de la langue anglaise, à ces bons campagnards canadiens qui n'y comprennent rien, et qui se demandent à qui s'adressent les mots, inintelligibles pour eux, qu'ils voient se détacher en grandes lettres noires aux endroits où les grandes routes croisent la voie ferrée.

On lit dans la *Minerve* :

Nous apprenons avec plaisir que le Père Raynel et le curé Labelle sont revenus de leur exploration au Nominingue. A l'ouest de la rivière Rouge, ils ont remarqué une immense étendue de bonnes terres, sans roches, et presque partout, couverte de bois francs. Tout autour du lac Nominingue, c'est un voyage des plus charmants. L'érable domine dans ces excellents terrains. Les colons commencent à y penétrer par la rivière Rouge qui est bordée de magnifiques terres jusqu'à une distance de 60 milles de la chute aux Iroquois. Un bon chemin de chantier, sur la rivière, longe toutes les bonnes terres.

Pour se faire une idée des progrès rapides de la colonisation, à 70 milles de l'Ottawa, à la ferme du Milieu, un rang de 8 milles s'est établi comme par enchantement dans les premiers jours du printemps Le dimanche de la Trinité, 50 personnes assistaient à la messe, et la plupart s'approchaient de la sainte Table.

Le Père Raynel était étonné qu'un si beau pays ne fut pas livré plus vite à la colonisation. Quant au curé Labelle, on connait son opinion sur ce point.

Quel beau champ pour exercer la fête de la société de colonisation du diocèse de Montréal.

Le Père Raynel fut la victime d'un accident qui n'eût pas un résultat funèbre. Passant au milieu du feu des défrichements il se trouva tout à coup environné de flammes. Il n'y perdit que la peau du visage et des mains, et supporta ce contre-temps avec une gaieté de cœur admirable.

LÉGISLATURE DE QUÉBEC

Québec, 8 juin.

L'Orateur prend son siége à 3 hrs.

Après les affaires de routine, plusieurs bills d'un intérêt privé sont présentés.

M. Chapleau soumet une résolution à l'effet de légaliser la construction du pont de Hull. Il s'élève une longue discussion, à l'issue de laquelle il présente un bill basée sur ces résolutions.

M. Lynch présente un projet de loi relatif à l'apposition de timbres sur les actes de vente et d'hypothèque.

Un amendement présenté par M. Gagnon est perdu par un vote de 29 contre 21, et la chambre s'ajourne.

—M. Hector McLean, préfet du comté d'Ottawa, est actuellement au Windsor Hotel.

SECONDE CAUSERIE

I

LA COLONISATION

Vous aimez votre pays, braves habitants, qui lisez ces lignes, eh bien ! réfléchissons un peu sur l'avantage de la colonisation. On laisse notre pays, pourquoi ? Est-ce parce qu'étant rempli comme un œuf, il ne peut pas faire vivre plus d'habitants qu'il y en a maintenant ? Mais, nous n'avons guère que le quart de nos *bonnes terres* de prises et d'habitées. Le Bas-Canada peut faire vivre vingt millions d'habitants, c'est-à-dire, vingt fois plus qu'il n'y en a maintenant. Nous sommes dans un riche pays. L'hiver est long, dites-vous, mais aussi le climat est salubre et on y vit vieux ; points de serpents venimeux, point de fièvre comme dans les pays chauds. Celui qui veut travailler dans notre pays ne mendiera jamais son pain. Nos pères ont laissé la France, la belle France pour venir profiter des avantages qu'offre notre pays ; et nous, lâches ! nous le laisserions pour permettre aux autres de s'en emparer ! Dans notre province, il y a encore des vallées qui offrent autant d'avantages que la vallée du Saint-Laurent en présentait autrefois à nos pères. Les vallées de l'Ottawa, du lac Saint-Jean, de la Gaspésie, de Témiscouata, de la Beauce, du Saint-Maurice, présentent leurs richesses aux bras vaillants qui iront changer de vastes forêts en des plaines fertiles. C'est par la colonisation de nos cantons que notre pays deviendra une grande nation. Si nous restons dans les limites de nos vieilles paroisses qui donnent un surcroît de population, nous courons infailliblement vers l'anéantissement. Nous sommes débordés de toutes parts. Il ne faut point se faire couper l'herbe sous les pieds dans notre propre province. Mes chers habitants, vous avez du cœur, vos fils en ont : le temps est arrivé de le montrer. Nous allons nous mettre à l'œuvre et nous enfermer dans nos forêts. Les commencements sont durs, mais tout va bien qui finit bien. Nous ne serions pas dignes de nos pères si nous reculions devant l'entreprise. Ils laissaient, eux, la France, pour traverser les mers dans de petits bâtiments et pour venir se jeter au milieu des sauvages, alors leurs ennemis. Quel courage ! Et nous ! nous craindrions de nous éloigner de quelques lieues pour assurer l'avenir de nos familles et le salut de notre race ? Si nous eussions voulu coloniser notre province, nous compterions près d'un million de Canadiens de plus, et notre Bas-Canada aurait eu une telle prépondérance sur les provinces sœurs que Manitoba serait aujourd'hui peuplée par des Canadiens-français. Mais jusqu'ici nous n'avons point voulu coloniser et nous nous sommes affaiblis. Depuis vingt-cinq ans, il y a eu un courant d'émigration constant que nous n'avons pas su diriger. Si tous ces émigrants eussent pris la même route, ils auraient formé une autre colonie française ; mais des gens laissés à eux-mêmes se sont dispersés partout et ont été englobés par l'élément plus fort qui les entourait. Il est encore temps de reprendre notre ancienne vigueur. Nos mères généreuses sauront encore donner des enfants à la patrie et des bras vigoureux à la forêt ; et dans vingt-cinq ans d'ici, nous pourrons être quatre fois plus fort que nous ne le sommes. Réfléchissons un peu sur le moyen à prendre pour mener à bonne fin notre entreprise en tirant une autre touche. Cette fois ci, chargez la pipe comme il faut, et choisissez le plus fort tabac que vous ayez ; car de grands intérêts sont en jeu.

II

UN MOYEN DE COLONISATION

On a dit de nous que nous étions de bon travaillants, mais de bien mauvais colonisateurs. Le courage manque au nouveau colon, dit-on, et après quatre à cinq ans, il abandonne son lot et il lui faut partir pour la terre étrangère. Je sais, mes chers habitants et artisans, qu'il y a un peu de vrai dans ce reproche ; mais je tiens à vous montrer que je connais les besoins du colon, et qu'ici tout n'est pas sa faute. Notre système de colonisation, si toutefois on en a un, est une des causes de notre émigration. La chose est facile à prouver. Nous trouvons des gens de courage qui vont s'enfoncer dans la forêt ; mais ils y vont seuls. Ils cherchent un lot, font un petit abattis et se fixent au milieu de la forêt, à l'aventure. Ils ont bien souvent un mille pour aller chez le premier voisin. Les mouches le dévorent la quatrième année tout aussi bien que la première. Les enfants crient jour et nuit et tombent malades ; la mère pleure d'ennui parce qu'il n'y a point de chemin pour aller à l'église qui se trouve à quatre, cinq et sept lieues. Le gouvernement n'a pas jugé à propos de faire un chemin seulement pour quelques familles ; et le découragement s'empare de ces pauvres êtres qui songent au départ. Je crois que nous ne réussirions jamais dans nos projets de colonisation si la *classe dirigeante* de la société ne donne pas au mouvement colonisateur, un autre essor, plus fécond en résultats. Nous ferons des dépenses, et au bout de quelques années, nous serons en face d'une hutte abandonnée. Le meilleur moyen de coloniser nos forêts est la colonisation par paroisse, par groupe, pour éloigner de nos colons les innombrables désavantages de l'isolement. Rien, cependant, n'est plus facile.

L'an dernier je prêchais des retraites dans les paroisses. J'avais toujours un entretien sur la colonisation. Il n'y a pas une seule paroisse où je n'aie trouvé 40 à 50 personnes prêtes à me suivre au lac Saint-Jean dont je leur vantais la fertilité. Personne ne voulait y aller isolément, tous étaient prêts à me suivre en groupe. J'ai trouvé partout des particuliers riches dont quelques-uns étaient prêts à fournir jusqu'à deux mille piastres pour aider dans les conditions les plus avantageuses ceux qui voulaient devenir colons. Qu'un homme désintéressé et vraiment patriote comme M. l'abbé Labelle, curé de Saint-Jérôme de Montréal, aille visiter un lopin de terre de trois lieues de large sur deux de profondeur. Dans cette cette future paroisse, on peut y faire trois rangs doubles de trois lieues de longueur chacun. Une route coupe ces rangs au milieu. Monseigneur permet, je suppose, d'y bâtir une chapelle au rang du milieu ; le plus éloigné de l'église n'aura que deux lieues à faire pour venir à la messe, et cependant 360 habitants peuvent trouver place dans les limites de cette colonie. Je certifie que cet agent de colonisation ne mettrait pas trois jours à trouver le nombre voulu pour former cette colonie. Qu'il se présente dans une paroisse avec un plan du terrain qu'il vient de visiter, et que chacun sache avant de partir le lot qu'il doit bientôt défricher. Il sait que ses voisins sont ses compagnons d'avance. Il sait qu'il sera parmi le monde. Il sait que l'évêque ne laissera pas 300 familles sans prêtre. Il aura aussitôt des écoles, des moulins à scie, à farine, des forgerons, des menuisiers, des docteurs, etc. Les mouches ne seront à craindre que la première année. L'année suivante, le découvert, à chaque côté du rang double, sera suffisamment grand pour éloigner ces nuisibles petits êtres, le plus grand tourment des colons. Avec une telle perspective, vous pouvez en trouver des milliers, tout aussi bien que nos bourgeois de chantier en trouvent trois à quatre mille en quelques jours. La perspective d'avoir aussitôt un prêtre les encourage surtout. La première question que nous posent ceux et celles qu'on veut envoyer dans la forêt, est celle-ci : " Le prêtre est-il loin ? Est-on exposé à mourir sans sacrements ? " Ces braves gens ! comme on ne meurt qu'une fois et que c'est pour toujours, je trouve leur question bien à propos. Puissent nos gouvernements, dans un but patriotique, en comprendre toute la portée !

Par le système de colonisation par paroisse, on pourrait donc retenir aisément les vingt mille Canadiens qui nous laissent chaque année. Il ne s'agit donc que de savoir diriger le courant de colonisation et de se rappeler le proverbe : " L'union fait la force." Le proverbe est vrai partout, mais surtout dans la forêt. Quelqu'un m'objectera, sans doute : " Le système serait admirable si ces jeunes gens et ces familles pouvaient vivre de l'air du temps pendant tout la première année." Je vais répondre à cette objection dans la touche suivante. Mes chers habitants, je demande votre concours pour m'aider à fendre la glace dans laquelle dorment les pauvres cœurs de plusieurs de nos capitalistes.

P. Lacasse, O. M. I.

UN MANGEUR DE PRÊTRE.

(Du *Canadien*)

Nos lecteurs ont-ils gardé le souvenir q'un nommé Elzéar Danais qui, pendant la contestation de l'élection de l'hon. M. Langevin, témoigna en cour avoir appelé l'un de ses chiens Pie IX ? Le malheureux vient de se suicider en se logeant une balle dans la tête. La miséricorde de Dieu a été grande à son égard : sa blessure, tout en étant mortelle, n'a pas produit instantanément le trépas. Il s'est moqué de Dieu et n'a pas voulu de sa miséricode.

Vendredi, il avait invité quelques parents et amis à passer la soirée chez lui. Il conversa comme d'habitude. A la fin de la veillée, il entra dans sa chambre à coucher. On entendit la détonation d'une arme à feu : on se précipita dans son appartement. Il était sur son lit, le sang coulait de l'une de ses tempes, il tenait à la main le pistolet avec lequel il s'était suicidé : il avait pleine connaissance et ne témoigna qu'un regret : " Pour une mesquinerie que quatre piastres, dit-il, je vais souffrir plusieurs heures : si j'avais donc acheté une arme de plus fort calibre ! "

Les medecins furent appelés : la balle ne pouvait être extraite sans précipiter le résultat fatal. Il se mit un bandeau sur sa plaie, et termina la nuit sans trop de douleur. Le matin il s'habilla et sortit à pieds dans le village, régla des affaires, donna des quittances à des débiteurs, fit ses adieux, annonçant à tous ceux qu'il rencontra qu'il partait pour le " grand voyage "—Le curé, son vicaire, ses amis, sa fiancée, le supplièrent de songer à son âme, de se repentir. Aux deux prêtres, il répondit : " convertissez-vous vous mêmes, cessez de faire adorer au peuple des images etc., "..... il prit son journal et se tournant la face vers le mur, il feignit de lire.

A celle qu'il aimait il dit : " Je suis content de te voir, mais ne me parle pas de religion. "

L'enflammation se déclara au cerveau : les deux prêtres le revirent à tour de rôle, il les repoussa.

Il prit des arrangements pour ses restes mortels : il fit une donation à un ami à la charge de faire brûler son corps dans son champ avec du bois qu'il avait eu le soin d'y faire transporter à l'avance !

Son cercueil était fait depuis longtemps : il s'en servait pour mettre ses boissons.

Telle est la fin de ce dénonciateur du clergé. Il fut l'âme de la contestation de Charlevoix pour *influence indue.* Il haïssait les prêtres d'une haine infernale. Pourtant un jour le repentir sembla entrer dans son cœur. Le père Resther prêchait une retraite à la Baie St Paul. Il le confessa.

Il n'est pas de calomnies qu'il n'ait inventées contre les prêtres, pas de blasphèmes, de souhaits épouvantables qu'il n'ait proférés !

Sa mort est un terrible exemple. L'histoire nous offre telle rien de plus effroyable que ce malheureux, frappé à mort de sa propre main, et promenant ses derniers reste de vie au milieu de ceux qui furent les témoins quotidiens de sa coupable existence ?

CHAPEAUX DE PAILLE

J'ai en magasin le plus grand assortiment de CHAPEAUX DE PAILLE qui se soit jamais vu à Ottawa. Cinq minutes d'inspection prouveront ce que j'avance.

CHAPEAUX DE PAILLE.

J'ai l'assortiment le plus varié de CHAPEAUX DE PAILLE qui ait jamais été montré à Ottawa. Un coup d'œil dans ma vitrine prouvera ce que j'avance.

CHAPEAUX DE PAILLE.

J'ai des CHAPEAUX DE PAILLE canadiens, des CHAPEAUX DE PAILLE anglais, et des CHAPEAUX DE PAILLE américains de toutes couleurs et façons. Une collection essentiellement cosmopolite.

CHAPEAUX DE PAILLE.

Et enfin, ce qui n'est pas le moins important, j'ai des CHAPEAUX DE PAILLE à des prix qui conviennent à toutes les bourses.

R. J. DEVLIN

TOUS LES JOURS

GRANDE VENTE !

DE

MARCHANDISES

Nouvelles et de Goût

CHEZ

O'DOHERTY et Cie.,

110 RUE SPARKS

En face de MM. Bates et Cie., épiciers.

Vente par Encan

J'ai reçu instruction de M l'abbé Jouvent de vendre à sa résidence, No. 17, place Anglesea, jeudi, le 11 juin courant, tous ses MEUBLES et EFFETS DE MENAGE, comprenant : un très-magnifique fauteuil en noyer noir couvert en laine, qui a coûté $50 ; différents autres fauteuils, chaises foncées en jonc et communes, table à diner en noyer noir, rideaux, pendules, images et gravures, faïence et verrerie, matelats à ressort, en laine et paillasse, lits de plume et oreillers, couvertures de lits et courte-pointes, couchettes, lavemains, 2 tapis de pied très beaux, poêles de cuisine et ustensiles de cuisine ; un lot d'outils de charpentier et de jardinier ; un lot choisi de plantes, un magnifique laurier anglais, et un lot d'effets utiles.

Vente à 10.30 a m.
Conditions : Comtant.

J. BREWER,
Encanteur.

Ottawa, 5 juin, 1880.

DEMENAGE

M. P. C. GUILLAUME

Donne avis à ses nombreuses pratiques qu'il a transporté son

Fonds de Magasin

—AU—

No. 455 Rue Sussex

Où il vendra toujours ses marchandises avec pleine satisfaction pour l'acheteur.

Livres d'Histoire, de Prières, ET D'ECOLE

VENDUS A TRÈS-BAS PRIX.

VIENT DE PARAITRE

UN PARALLELE

Lord Beaconsfield et sir John Macdonald

PAR

JOSEPH TASSÉ

Brochure sur papier de luxe, accompagnée des portraits de lord Beaconsfield et de sir John Macdonald.

Prix : 50cts. l'exemplaire

S'adresser au bureau du *Canada.*

Paniers de Marché

ET

PANIERS DE COLLATION

En grande Variété

CHEZ

C. S. Shaw & Cie

IMPORTATEURS

63, rue Sparks

N. B.—N'achetez pas avant d'avoir vu nos prix.

Porcelaine, Faience, Poterie et Lampes.

Les meilleures et les plus économiques

CHEZ

CHATFIELD

92, RUE RIDEAU.

Hotel du Canada

COIN DES

Rues Albert et Alma, Hull, P.Q

TENU PAR

Mme F. X. GROULX

Ci-devant d'Ottawa.

La buvette est fournie de vins, liqueurs et cigares de choix.

Nouveaux Arrivages

AU MAGASIN DE

C. GAGNÉ ET Cie.

VOYEZ NOS PRIX :

HABILLEMENTS à ordre pour	$ 9 00
HABILLEMENTS à ordre pour	9 50
HABILLEMENTS à ordre pour	10 50
HABILLEMENTS à ordre pour	11 00
HABILLEMENTS à ordre pour	12 50
HABILLEMENTS à ordre pour	13 50

100 PIÈCES

A VOTRE CHOIX.

COUPE PARFAITE OU PAS DE VENTE !

N'oubliez pas de venir nous voir

Avant d'acheter ailleurs !

N'oubliez pas nos chemises blanches pour 75 centins, ni nos chemises blanches avec collets pour $1.00.

Venez acheter un de nos chapeaux de Leghorn pour 50c. et 60c.

Chemin de fer Q. M. O. et O

AVIS

A partir de MARDI, le 8 JUIN courant, le train de Hull à Aylmer partira de Hull à 9 hrs. a.m. au lieu de 10 hrs. a m., et le train d'Aylmer à Hull partira d'Aylmer à 8.30 p.m. au lieu de 9:00 p.m.

Les autres trains continuent de voyager aux heures ordinaires.

L. A. SENECAL,
Surintendant-général.

4 juin 1880. 6f.

Chemin de fer Q. M. O. et O

CHANGEMENT D'HEURE

A partir de LUNDI, 3 Mai 1880

Les trains partiront aux heures suivantes :

	Train de la malle.	Train Express.
D'Hochelaga pour Hu'l....	8.30 a.m,	5.15 p.m.
Arrivant à Hull.....	12.40 p.m,	9.25 p.m.
De Hull pour Hochelaga..	8.20 a.m,	5.05 p.m.
Arrivant à Hochelaga....	12.30 p.m,	9.15 p.m.
	Train de nuit.	
D'Hochelaga pour Québec	3.00 p.m,	10.00 p.m.
Arrivant à Québec.....	9.00 p.m,	6.30 a.m.
De Québec pour Hochelaga.....	10.40 a.m,	9.30 p.m.
Arrivant à Hochelaga.....	4.45 p.m,	6.30 a.m.
D'Hochelaga pour Saint-Jérôme..	Mixte. 5.30 p m,	Mixte. ———
Arrivant à Saint Jérôme.	7.15 p.m,	———
De Saint-Jérôme pour Hochelaga.....	———	6.45 a m
Arrivant à Hochelaga.....	———	9.00 a m

(Trains locaux entre Hull et Aylmer.)

Les trains quittent la Station de Mile-End *Sept Minutes plus tard.*

Des magnifiques Chars Salons sont attachés à chaque train de passager et des Chars Dortoirs au train de nuit.

Les Trains *de ou pour* Ottawa correspondent avec les trains *de et pour* Québec.

Pour billets et renseignements s'adresser à l'administration générale, 13 Place-d'Armes ou au bureau pour la vente des billets, 202, rue St. Jacques à Montréal.

L. A. SENECAL,
Surintendant général,